

des chevaux de selle. Ils doivent avoir le cou long, de bonnes épaules et un bon avant-train, le dos et les reins bien conditionnés. Ils doivent être francs d'allure et ne doivent pas avoir, à 5 ans, moins de 15 mains et 2 pouces de hauteur. La seconde classe se compose de chevaux de trait. Ils doivent être compactes, vifs d'allure, ne doivent pas avoir les jambes trop longues et doivent avoir une hauteur de 15 mains et 2 pouces à 16 mains.

D'après ce que nous venons de résumer du contenu de la brochure, nos cultivateurs peuvent voir ce qu'ils ont à faire pour produire la classe de chevaux qui demandent la cavalerie et l'artillerie anglaises.

Nous ne venons pas conseiller, malgré tout ce que nous venons d'écrire, l'élevage des chevaux fait uniquement en vue du marché anglais. Non, si nous le faisons, il y aurait erreur de notre part. Avant de penser à fournir de bons chevaux à l'étranger, il nous faut penser à nous en fournir à nous mêmes. "Charité bien ordonnée commence par soi-même," dit le proverbe. Or, nous sommes loin d'avoir pour notre usage la race de chevaux qui nous convient et nous ne sommes peu prêts à dire que la classe que nous pourrions élever pour la cavalerie est celle qu'il nous faut, pour nos travaux agricoles.

Nous avons trop cherché à améliorer par l'introduction du sang étranger, notre race si bonne, si forte, si sobre, si rustique de chevaux canadiens. Que d'erreurs nous avons commises au sujet de l'amélioration de toutes nos races d'animaux. Notre mouton canadien, notre vache canadienne, notre cheval canadien, qu'en avons-nous fait? Ils ont dégénéré, ils ont diminué de valeur, ils sont devenus chétifs, malingres, rachitiques. Oui, tout cela est vrai. Mais est-ce la faute de la race? Est-ce la faute de l'animal? Qui osera le dire? La faute, elle n'est imputable qu'au cultivateur négligent. Nous avons laissé nos animaux manquer du nécessaire. Nous avons vendu les plus belles têtes de notre bétail, et nous avons gardé les plus chétifs, les infirmes, ceux enfin qui ne valaient rien. Nous avons reproduit les animaux d'une même famille entre-eux à l'infini. Et puis, un bon jour nous nous sommes dit: notre mouton, notre vache, notre cheval canadiens ne valent plus rien. Allons à l'étranger chercher du sang nouveau. Grossissons nos races. Et l'on s'est mis à l'œuvre. Mais, ô déception! ces beaux animaux, si gros, si puissants, ces vaches si bonnes laitières, ces moutons à laine si abondante, ils ont perdu leurs qualités dans nos mains. Telle ayrahiro qui donnait douze pots de lait, se fait battre aujourd'hui par une petite vache canadienne, tel percheron qui devait faire la besogne de deux poneys canadiens, boite aussitôt qu'il est sur le chemin dur. D'où cela vient-il? Cela vient de ce que, avant d'améliorer, nous n'avons pas étudié quelles étaient les causes d'abâtardissement. Après bien des erreurs, bien des folles dépenses que faisons-nous aujourd'hui, poussés par la nécessité? Nous revenons à nos vieilles races méprisées. Nous leur donnons le soin que requièrent nos animaux importés, et, miracle! ces animaux donnent des produits supérieurs. Mais nous voilà un peu loin de notre sujet. Revenons à notre cheval.

Le cheval dont nous avons besoin pour le travail des champs c'est le cheval (le poney) canadien, comme l'appellent les américains. Son poil long mais fin, lui fait supporter gaillardement le froid de l'hiver, ses formes trapues, ses membres puissants le rendent propre à se tirer d'affaires dans nos neiges épaisses, et nos boues tenaces du printemps et de l'automne. C'est un animal de trait qui ne bronche jamais. Avec tout cela, il est d'une sobriété qui le rend apte à subir la mauvaise alimentation, qui malheureusement est trop commune chez beaucoup de nos cultivateurs, et d'une rusticité qui l'empêche de souffrir là où un cheval importé a peine à se tirer d'affaire.

Ce qui caractérise surtout notre cheval canadien, c'est la

force de la jambe et l'élasticité du pied. Nous venons de perdre une jument canadienne qui rendue à vingt-quatre ans, n'a jamais eu une boiterie d'un quart d'heure. Rendue à l'extrême vieillesse d'un cheval, après avoir subi bien des mauvais traitements, elle avait les jambes et les pieds sains comme ceux d'un cheval de quatre ans. C'est bien là le contraire de ce que nous trouvons chez tous les chevaux, à de rares exceptions près, qui sont issus de nos juments canadiennes croisées avec des étalons étrangers. En effet, le défaut de la plupart de ces animaux, c'est la mauvaise conformation du pied ou la faiblesse de la jambe.

Notre race canadienne de chevaux n'est pas encore éteinte. Revenons-y; faisons parmi les individus qui nous en restent, une judicieuse sélection, et nous réformerons la véritable race chevaline qui convient à la province de Québec. Puis si nous voulons produire ensuite des chevaux pour l'armée, nous croiserons nos belles juments canadiennes avec les chevaux anglais, et nous en vendrons les produits à l'étranger.

Terminons en disant que tout cultivateur obligé de garder trois chevaux ou plus, devrait élever un poulain tous les ans. Ce sera pour lui un profit net réalisé sans que ses opérations agricoles en souffrent.

J. C. CHAPUIS.

LES CERCLES AGRICOLES

Dans un remarquable article sur l'organisation officielle du département de l'Agriculture et de la Colonisation telle qu'il la conçoit, notre confrère, l'*Étendard*, écrivait dernièrement les lignes suivantes sur l'œuvre des cercles agricoles :

Mais voici un fait évidemment providentiel qui se produit :

La classe agricole elle-même commence à comprendre que sa députation agricole, soit au fédéral, soit même au local, ne suffit pas à la protection, surtout au développement des intérêts vitaux dont nous parlons.

Elle comprend que ce n'est pas dans l'assemblée politique du parlement que peut s'élaborer la véritable politique agricole. Les amis de la colonisation commencent à comprendre la même chose.

* * *

Grâce à Dieu nous avons maintenant les véritables comices agricoles.

Nous avons nos comices colonisateurs, sous le nom de *cercles agricoles*; ils se sont révélés, en janvier dernier, à leur congrès tenu aux Trois-Rivières, dans toute leur beauté, avec des développements, une puissance, une activité, une science, une fécondité que l'on n'eût pas osé soupçonner.

* * *

A notre sens, le congrès des cercles agricoles de la province de Québec tenu aux Trois-Rivières les 20, 21 et 22 janvier 1887, n'a pas été seulement un grand fait social: Ça été la révélation d'UNE ŒUVRE PROVIDENTIELLE.

Un rapport de cette assemblée importante, forte brochure de 82 pages et qui ne se vend que \$0.25, vient de sortir des presses de MM. Eusèbe Sénécal & Fils. Il faut que chaque ami de la cause agricole et colonisatrice se procure ce livre et s'empresse de le lire.

Nous en apprécierons le contenu.

* * *

Les cercles agricoles!

Telle est, suivant nous, l'œuvre par excellence. Il faut en former partout.

C'est du cercle que viendra l'inspiration, la direction agri-